

LES ECRITS HERMETIQUES

Voyages de l'âme

Anna van den KERCHOVE – 7 février 2015

Les écrits hermétiques sont des écrits dont il n'a jamais été question qu'ils fassent partie de la Bible. Sans doute évoquent-ils parfois des voyages de l'âme et pourraient-ils ainsi faire penser à certains aspects du judaïsme. Néanmoins, leurs liens avec ce dernier sont loin d'être clairs.

Or on s'est lancé dans l'étude de ces liens avant même de comprendre ce qu'étaient véritablement les textes hermétiques, ce qu'ils nous disaient. En fait, un grand travail s'est avéré nécessaire - et se poursuit encore - pour savoir ce dont il s'agit avec ces textes et quel est leur contenu, avant même que puissent être établis des liens avec d'une part des écrits juifs et d'autre part des écrits chrétiens. Du point de vue de la recherche, on est donc un peu à une époque charnière.

Présentation des écrits hermétiques

Le mot hermétique vient de ces écrits car ce sont des textes très difficiles d'accès à première lecture. Il faut beaucoup de temps pour s'y plonger, pour commencer à les comprendre et voir de quoi ils parlent.

Il s'agit d'une très vaste littérature. On l'appelle « hermétique » parce qu'elle a été placée sous le patronage d'Hermès Trismégiste (ce qui veut dire Hermès le trois fois grand) divinité qui est un « mix », pour faire simple, entre le dieu égyptien Thot (la sagesse) et le dieu grec Hermès. Cette fusion a donné Hermès Trismégiste. Par là, on peut comprendre tout de suite que cette littérature se situe à la fois dans la tradition égyptienne ancienne et dans la tradition grecque, ce qu'il est important de garder toujours à l'esprit.

C'est une littérature extrêmement variée qui regroupe aussi bien des textes magiques, astrologiques, alchimiques, que des rituels, des textes philosophiques et bien d'autres encore. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux écrits dits "philosophiques" que nous présenterons dans notre première partie.

Première partie

Les traités philosophiques du corpus hermétique

Les sources des traités philosophiques

Certains de ces traités « philosophiques » nous sont parvenus par la voie de papyrus qui datent des 3^e au 5^e siècles. Les plus célèbres ont été trouvés au sein d'un des codex découverts près de Nag Hamadi, le sixième codex, qui contient trois écrits qui sont des traités hermétiques et dont l'un, inédit, était inconnu par ailleurs.

D'autres de ces textes sont des manuscrits dont certains remontent au 13^e siècle et ensuite tout au long de la Renaissance et de l'époque moderne. Le plus ancien est un traité que l'on ne connaît qu'en latin, l'*Asclepius*, connu dès le Moyen-Age et utilisé par de grands philosophes comme par exemple Albert le Grand.

A la Renaissance furent redécouverts un certain nombre de textes, que l'on traduit rapidement en latin et qui, à l'époque, firent concurrence aux écrits de Platon, à des écrits bibliques, à d'autres écrits réputés. On dit que Marguerite de Navarre avait comme livre de chevet non la Bible mais des traités hermétiques. A la Renaissance d'ailleurs, Hermès Trismégiste était considéré comme plus ancien que Moïse et comme son concurrent ; l'intérêt qu'on lui a porté a néanmoins beaucoup diminué lorsqu'on sut qu'il était plus récent.

Tout cela pour dire que ces écrits ont eu une grande importance à l'époque de la Renaissance et à l'époque Moderne, autant qu'ils en eurent déjà à l'époque antique. Au total, on connaît environ 17 (ou 18 ?) écrits philosophiques complets, en grec et en latin (édités en deux volumes) ; en plus on dispose d'un certain nombre de fragments (édités dans deux autres volumes) qui ont été transmis par divers auteurs latins, dont Cyrille d'Alexandrie et Tertullien.

Cela montre que dans, l'Antiquité, aux 3^e et 4^e siècles, ces textes, ou tout au moins une partie d'entre eux, étaient connus par les chrétiens et font partie des arguments des apologistes qui ont utilisé ces textes contre les cultes polythéistes.

La datation et les auteurs des textes. Une littérature difficile à situer

Quelle est la datation de ces textes ? C'est le gros point d'interrogation. On suppose qu'ils ont été écrits entre la fin du premier siècle (ou le début du deuxième siècle) et la fin du troisième siècle, soit une période de deux siècles (2^e et 3^e). A noter que les dates ainsi supposées sont antérieures au moment où ces textes ont été cités par les auteurs chrétiens. On n'en sait pas plus. Ces textes se basent d'ailleurs vraisemblablement sur des traditions qui peuvent être plus anciennes.

Non seulement on a beaucoup de mal à les dater, mais on ne sait pas non plus qui les a écrits. Leurs auteurs n'ont pas laissé de traces. De plus, écrite durant les 2^e et 3^e siècles, cette littérature fut écrite en fait à des périodes différentes au cours desquelles la situation avait changé, tant du fait des circonstances politiques que des circonstances culturelles et religieuses. Si bien que ces textes nous apparaissent comme des sortes de petits nuages qui se promènent dans l'Antiquité et qu'on ne sait trop où placer.

Il est donc très difficile d'arriver à tisser des liens avec d'autres littératures (parfois elles-mêmes pas toujours très bien datées) Nous parlerons un peu de la littérature juive hekhalote située soit au 2^e soit au 5^e siècle. Mais si on cherche un lien entre les deux, qui a influencé qui ? laquelle est antérieure à l'autre ? cela montre toute la difficulté de tels rapprochements.

Quant à leur lieu d'origine, on suppose que ces textes ont été écrits en Egypte. Notamment parce que l'influence égyptienne y est relativement importante et que beaucoup de papyrus ont été trouvés en Egypte. Certes, cela est dû pour partie au climat ; néanmoins c'est bien d'Egypte que viennent ces supports (Alexandrie, Nikopolis, Hermopolis, etc.). Néanmoins aucune donnée d'origine n'est sûre.

Donc beaucoup d'interrogations sur ces textes, ce qui explique qu'ils aient été relativement peu exploités.

Le contenu des textes : révélation et parcours de l'âme

Entrons dans le vif de ces textes. Attribués à Hermès Trismégiste, ils relèvent de la pseudépigraphie religieuse qui consiste à attribuer un texte à une figure divine ; ici, Hermès Trismégiste. Cela permet de faire remonter les événements rapportés par ces textes très haut dans le temps, ce qui a bien marché puisque, jusqu'à la Renaissance, on a considéré qu'ils étaient aussi anciens, sinon plus anciens, que Moïse. Il s'agit d'une pseudépigraphie réussie.

Ces écrits appartiennent à ce que le Père Safrá appelle des textes passionnés de certitudes supra-rationnelles, autrement dit de certitudes révélées : c'est une littérature de la Révélation. Tous ses enseignements sont issus d'une révélation, soit directement par une figure divine, comme par exemple Poïmandrès (voir notre deuxième partie), soit par ce dieu Hermès Trismégiste qui est divin mais dont on a en même temps l'impression qu'il a été là avant de devenir divin.

Cette littérature se présente sous forme de dialogues entre le maître divin et son disciple humain. Dialogue qui peut porter sur tout : sur la physique, sur Dieu, sur le monde, sur les vertus, sur les vices ; il y a des éléments culturels, avec des prières, des hymnes, des éléments liturgiques ; on va raconter la création du monde, la chute des anges (dans le traité Asclepius) etc.

Cette littérature relevant (comme nous venons de le dire) de la pseudépigraphie religieuse, son auteur humain n'a laissé aucune trace et s'est complètement effacé derrière les figures qui sont mises en scène. On a donc du mal à situer l'auteur dans le temps et dans l'espace. Aucun élément, ni sur les circonstances, ni sur lui-même, ni sur le lieu où il a écrit, n'est fourni. L'effacement est total.

C'est tout à fait voulu ; cela permet d'affirmer que c'est Hermès qui est à l'origine de toute cette révélation. Cela permet aussi à l'auteur de s'identifier avec le disciple. C'est très important (cf la thèse de A. van den Kerchove). Cela montre que le dialogue n'est pas seulement un dialogue du genre des dialogues de Platon, mais qu'il est vraiment une pratique rituelle pour amener le disciple, peu à peu, à recevoir non seulement une connaissance factuelle, mais la connaissance ultime, la connaissance du divin, le point extrême étant d'avoir des visions et de remonter, si l'on peut dire, jusqu'à ce qu'ils appellent « l'ogdoade originelle ».

C'est un peu un voyage de l'âme, mais pas à travers les cieux ; c'est plutôt un voyage intérieur, qui va préfigurer ce qui va se passer après la mort. On va voir comment le corps reste sur terre et comment l'âme va remonter vers les cieux. Le disciple, à travers les dialogues, fait ce voyage intérieur et le lecteur, un lecteur – pas nous - qui croit, qui adhère, qui s'identifie à ce disciple, va faire le même cheminement. Il va être régulièrement interpellé par l'intermédiaire de ce disciple. C'est à force de lire ce texte que l'on sent qu'il y a dans ce texte une âme qui « aspire » le lecteur ou l'auditeur.

Il s'agit pour le disciple de faire un cheminement que certains appellent la « voie d'immortalité » - que je préfère appeler la « voie d'Hermès » (c'est la même chose) –et qui consiste à accéder à l'immortalité. Le but de cette immortalité, c'est finalement de devenir

théos (divin) ; mais il ne s'agit pas de dieu individuel, il s'agit de se fondre dans la divinité. En fait le moi disparaît complètement. L'individualité disparaît et se fond dans ce que l'on peut appeler le divin. Dieu n'est pas du tout un dieu personnel ou individuel. C'est une conception de la divinité assez particulière. Il n'est question que de Dieu et de divinité, de sorte que ces textes ont pu être exploités par des auteurs chrétiens.

Tout au long de cette voie d'Hermès, qui se parcourt grâce à une pratique didactique - extrêmement importante selon moi - il y a un certain nombre d'étapes ou de passages rituels très importants. Leur but est acquérir à la fois ce que l'on appelle le *vous* - c'est l'intellect, mais l'intellect non dans le sens intellectuel, mais comme la partie la plus divine de l'être humain ; il est donc préférable de garder le terme *vous* - et, en même temps, en acquérant ce *vous*, acquérir le véritable *λογος*, un terme très important dans les textes hermétiques. Un *λογος* qui n'est pas limité au *λογος* qui permet la parole et permet de parler dans la vie quotidienne, mais un *λογος* qui permet de comprendre véritablement le sens véritable des mots, qui permet de comprendre la Révélation, qui permet donc d'accéder à la connaissance ultime. Et ces acquisitions peuvent - mais pas partout, on ne peut généraliser - être obtenues au moyen d'un certain nombre de rites.

Notamment un baptême. Pour l'acquisition du *vous* et du véritable *λογος*, il faut passer, tout au moins pour une partie de hermétistes, par un baptême. Faut-il voir là une influence chrétienne ? Comme l'on n'arrive pas à dater ces textes, il est difficile de savoir s'ils ont véritablement été influencés par les écrits chrétiens. Je pense qu'on a plutôt là une influence de la Septante. Beaucoup d'auteurs des écrits hermétiques, surtout s'ils étaient en Egypte, ont du connaître une partie de la Septante ; et s'il y a du vocabulaire qui ressemble à du vocabulaire chrétien, je pense que c'est dû à la lecture des textes juifs, et notamment de la Septante. Cela me semble assez évident, mais ce ne sont pour le moment que des hypothèses.

Quels lecteurs pour ces textes ?

La grande question est de savoir quels étaient, à l'époque, les lecteurs de ces textes.. On suppose qu'un certain nombre d'auteurs païens polythéistes les ont lus, comme Jamblique par exemple (un philosophe néo-platonicien du 3^e siècle). On suppose qu'il les a lus, mais jamais il ne les a cités. En fait, aucun auteur polythéiste ne cite ces textes. C'est d'ailleurs pour cela qu'on a du mal à les situer, dans le temps et dans l'espace.

Les premiers auteurs qui vont en citer certains passages sont des auteurs chrétiens, à partir du début du 3^e siècle. Tertullien, semble-t-il, cite Hermès Trismégiste, sans le dire. Puis, un peu plus tard, au milieu du 3^e siècle et surtout au 4^e siècle, divers auteurs, tels Lactance ou Cyrille d'Alexandrie, vont citer ces textes : « Hermès Trismégiste a dit que... », « Asclepios a dit que... » etc. On sait donc que ces textes ont été lus, pour partie au moins, par les auteurs chrétiens ; on en a des attestations. Par contre les auteurs païens n'ont rien dit à ce sujet.

C'est donc la grande question. On sait que ces textes ont eu une influence importante, notamment sur l'Islam, en particulier l'Islam chiite ; mais il y a très peu de données factuelles pour en conforter la preuve. C'est bien la grande difficulté de ces textes. Ils ont quand même été transmis par voie manuscrite au Moyen-Age, ce qui veut dire qu'il y a eu transmission entre le 6^e siècle et le 11^e siècle, que des manuscrits ont circulé, mais sur ce point il y a un grand « blanc ». On ne sait pas ce qui s'est passé pendant ces quelques siècles.

C'est pour cela, d'ailleurs, que les chercheurs font souvent référence à cette littérature, sans faire l'effort de la lire en entier et sans essayer de la situer dans le temps et dans l'espace ; juste en piochant ici ou là une phrase que l'on trouve intéressante ou significative, sans la remettre dans son contexte. Or, précisément, ces textes se révèlent très malléables.

Quels liens avec d'autres milieux (par exemple celui des oracles chaldaïques) ? L'ambiance générale des deux premiers siècles.

Bien que le milieu des oracles chaldaïques et celui de l'hermétisme ne soient pas profondément différents, qu'ils soient même très proches, il est extrêmement difficile d'arriver à tisser des liens entre eux.

Il faut avoir à l'esprit que les deux premiers siècles de notre ère sont des siècles où il y a une grande effervescence religieuse ; où il y a un désir considérable de révélation. Il y a des révélations partout, aussi bien au sein du christianisme avec Montanus et ses oracles qu'avec, par exemple, les textes gnostiques, où s'accumulent des révélations venant d'entités divines plus bizarres les unes que les autres. Il y a les écrits hermétiques, les oracles chaldaïques, les oracles de la Sibylle, dont un certain nombre sont écrits à la même époque. Dans tous les milieux religieux, qu'ils soient juifs, chrétiens ou polythéistes, il y a un grand désir de révélation, qui dérange d'autres personnes de toutes façons.

Il y a ainsi des conflits au sein du christianisme, entre l'Eglise en train de se constituer et Montanus ; de même chez les polythéistes entre un Plotin de tradition platonicienne et un Jamblique qui regarde plutôt du côté des oracles. Partout il y a à la fois un désir de révélation et des conflits entre diverses tendances. Il y a donc des liens, ou au moins des parentés, car entre tous ces courants, s'il y avait des conflits, il y avait aussi des échanges. Mais on a peu de données pour établir des liens "historiques" précis entre telle ou telle tendance. La recherche sur ces questions commence seulement maintenant.

Par contre, il y a des motifs littéraires communs. Il y a, par exemple, un passage dans un traité copte où il est question du disciple qui est en train de monter vers l'Ogdoade, donc vers les différents cieux, et qui chante un hymne disant, en utilisant le terme psallo, que son âme est un plectre ; c'est tout un vocabulaire musical que l'on peut relier à un oracle montaniste. Mais qu'il y ait des motifs littéraires communs, cela veut-il dire pour autant que l'oracle montaniste a connu les écrits hermétiques ou vice-versa ? Ce n'est pas évident. Un motif littéraire commun ne signifie pas qu'il y a un lien historique.

En fait, à cette époque (les deux premiers siècles), il y a une ambiance générale faite d'effervescence religieuse et c'est cela qui est commun. Il y a ce qui relève de l'esprit du temps : des idées qui circulent très rapidement, par l'intermédiaire des marchands et autres voyageurs. Mais c'est un peu court comme explication, ou tout au moins un peu facile. Et les idées peuvent circuler parce qu'elles intéressent les gens mais sans qu'ils sachent vraiment d'où elles viennent et à quoi elles sont reliées. Ils en ont entendu parler au cours d'une conversation et les ont retenues, avec plus ou moins d'exactitude.

Deuxième partie

Ποιμανδρης Dialogue de Poimandrès et du « Je »

Nous allons maintenant, dans cette deuxième partie, parler d'un texte à propos duquel on est quasiment sûr qu'il y a des liens avec le Judaïsme.

C'est le premier écrit du corpus hermétique. Son titre, Ποιμανδρης (le Poimandrès) est le nom même de la figure divine qui intervient dans le texte. C'est le premier écrit qui a été placé dans le corpus et cela depuis le Moyen-Age, Ce serait aussi l'écrit le plus ancien de ce corpus : il daterait de la fin du premier siècle ou, tout au plus, du milieu du deuxième siècle.

Il s'agit d'un dialogue entre d'une part cette figure divine appelée Poimandrès (ce nom, un hapax, a une signification à la fois en grec et en égyptien) et d'autre part un narrateur anonyme qui se présente comme le « Je ». Ce « Je » réfléchit aux êtres, au monde, à Dieu, réflexions habituelles à l'époque, et tout en réfléchissant il voit apparaître un être immense, divin, qui apparaît et lui dit : « je sais ce que tu veux, je vais tout t'apprendre ».

Un parcours initiatique

Il y a donc une révélation : sur les origines du monde, sur les origines de l'homme, sur les origines de l'humanité et, fin de la révélation, sur ce qui advient à l'homme après la mort. Poimandrès dit alors au narrateur : « qu'es-tu encore en train de faire là ? Dépêche-toi, **tu vas devenir le guide du genre humain pour qu'il soit sauvé.** » Et Poimandrès disparaît. Alors le narrateur le remercie, parce qu'il a été complètement transformé. Il chante un hymne et une prière à Dieu (à Poimandrès), et se déclare sauvé. C'est un véritable parcours initiatique.

C'est donc un texte extrêmement intéressant, vu la façon dont il est écrit et surtout parce qu'il permet de légitimer toute la voie, celle que j'ai appelée la « voie d'Hermès ». Le narrateur lui-même est sans nom, ce qui est très important comme on va le voir ; il a été identifié comme étant Hermès. Le statut d'Hermès, qui est divin, apparaît donc très ambigu. Il est présenté comme un être qui reçoit une révélation d'un être divin supérieur, lequel apparaît fortement comme un aspect du dieu appelé « la souveraineté absolue ». C'est là une image que l'on retrouve dans certains textes chrétiens ou même surtout gnostiques pour désigner la divinité absolue qui ne peut pas du tout se mêler aux hommes, sinon au seul moment de la révélation.

A la fin de cette révélation, le narrateur se trouve complètement transformé :

« Je fus dans une joie extrême car en moi le sommeil du corps était devenu sombre vallée de l'âme, l'occlusion de mes yeux une vision véritable, leur silence une gestation de bien, l'expression de la parole une lignée des bonnes choses »

Il éprouve une transformation véritable et entière de son être intérieur ; il affirme quasiment une qualité presque divine. Et surtout il doit devenir le guide du genre humain. La Révélation ne lui a été donnée que pour qu'il devienne un guide pour le salut des hommes. Non qu'il soit lui-même un sauveur ; il n'est qu'un intermédiaire dans la venue du

salut puisque ce dernier est en réalité assuré par Dieu. C'est Dieu qui fait le salut des hommes par l'intermédiaire de ce narrateur, et non ce narrateur qui n'est en fait qu'un outil.

Or il faut bien voir qu'il y a là comme une sorte de rituel d'investiture, puisque n'importe quel disciple, arrivé à un certain stade de ce parcours initiatique, peut s'identifier au narrateur qui est anonyme. C'est dire toute l'importance du fait que, comme nous l'avons noté, le narrateur du texte n'a pas de nom.

Les liens avec le judaïsme

Certains éléments du Poimandrès sont très proches du judaïsme. Au tout début du texte, voici comment le narrateur raconte qu'il voit apparaître l'être divin :

*« Il me sembla que se présentait à moi un être d'une taille immense au delà de toute mesure définissable - c'est caractéristique du divin dans l'Antiquité – **qui m'appela par mon nom** et me dit : que veux-tu entendre et voir et, par la pensée, apprendre à connaître ? et moi je dis : mais toi qui es-tu ? Moi, dit-il, **je suis Poimandrès** (la souveraineté absolue) je sais ce que tu veux et je suis avec toi partout. »* - et le narrateur répond.

Deux points retiennent notre attention. D'abord, l'être divin donne son nom. On sait donc de qui vient la révélation. Ce nom (Poimandrès) est important ; il peut signifier à la fois le berger, un aspect du dieu Rê, la lumière etc. ; il y a plusieurs significations possibles, compréhensibles aussi bien par un Grec que par un Egyptien, donc dans les deux traditions, ce qui a son importance. Ensuite ce sont ces mots : « qui m'appela par mon nom ». C'est l'appel par le nom ; c'est l'idée de la vocation. On est appelé par Dieu. Ce n'est pas le narrateur qui a demandé à devenir le guide du genre humain. Il voulait s'instruire de manière égoïste juste pour lui-même et c'est à la fin qu'il lui est dit : « tu vas être le guide ».

Or il est bien connu que cet « appel par mon nom » est une donnée très importante dans le judaïsme ; et cet appel apparaît aussi très fortement dans les écrits gnostiques, comme l'a montré Jean-Daniel Dubois en faisant, sur ce point, le lien entre les écrits gnostiques et juifs (dans son ouvrage « Les écrits gnostiques »). Là aussi il y aurait des liens avec les écrits juifs. Alors que par contraste, on ne trouve guère cette idée d'appel personnel dans la tradition grecque.

Cela dit, on peut relever d'autres liens avec le Judaïsme. Dans un autre écrit, le narrateur est considéré comme étant prophète. Or les disciples d'Hermès, le dieu Thot, ont aussi été considérés comme prophètes. Dans la tradition égyptienne la notion de prophète est extrêmement importante : c'est tout simplement celui qui parle au nom de Dieu.

Autre lien qui peut être intéressant avec le Judaïsme, c'est le personnage même de Poimandrès. C'est un être divin qui a de multiples fonctions. A un moment donné, il est qualifié de dieu des portes, ou plutôt gardien des portes. On pourrait faire le lien avec l'Egypte ancienne où les portes, comme dans beaucoup de religions, sont un lieu très important, distinguant entre un dehors et un dedans et donc entre ce qui est impur et ce qui est pur. Ici il s'agit du gardien des portes de l'âme, qui agit en sorte qu'il n'y ait que le pur à l'intérieur des âmes, l'impur étant maintenu à l'extérieur.

Mais on pourrait aussi, sur ce point, faire le lien avec les Testaments des douze Patriarches, notamment les testaments de Lévi et de Daniel où il y a aussi un ange gardien. Plusieurs des caractéristiques de Poimandrès pourraient le rendre proche d'un ange, comme il en existe dans le Judaïsme ; un ange important qui va guider le disciple, un ange qui n'est pas seulement un protecteur mais qui est aussi un justicier.

Aussi plusieurs chercheurs ont voulu montrer que cette qualité de gardien des portes serait aussi à resituer dans le Judaïsme. Ce qui est tout à fait possible mais il faudrait tisser plus de liens entre ces différentes littératures ; de plus, limiter ce lien à la notion d'ange, avec tout ce dont ce terme est chargé à l'heure actuelle, restreindrait trop la fonction de ce personnage. La fonction d'ange à l'heure actuelle est trop limitée par rapport l'idée antique d'un ange ; on oublie son caractère de messenger ; la notion d'ange était dans l'Antiquité beaucoup plus « bariolée », beaucoup plus vaste qu'à l'heure actuelle. Et cela risque de trop tirer ces textes du côté du christianisme. Néanmoins il y aurait quelque chose à voir avec les anges dont il est question en particulier dans les testaments des douze patriarches.

Enfin nous avons parlé de la prière, ou plutôt de l'hymne, qui est dit à la fin du texte par le narrateur. Il l'introduit ainsi, après s'être senti entièrement transformé (comme déjà décrit plus haut) :

«et me voici donc rempli du souffle divin de la vérité. Aussi est-ce de toute mon âme et de toutes mes forces que j'offre au dieu père cette eulogie (louange, éloge) : Saint dieu, le père de toutes choses, saint dieu de qui le vouloir est accompli par sa propre puissance, saint dieu qui veut qu'on le connaisse et qui est connu de ceux qui lui appartiennent, tu es saint, toi qui par le verbe a constitué tout ce qui est, tu es saint toi de qui toute la nature a reproduit l'image, tu es saint toi que la nature n'a point formé, tu es saint toi qui es plus fort que toute puissance, tu es saint toi qui es plus grand que toute excellence, tu es saint toi qui es au dessus des louanges. Reçois le pur sacrifice en paroles (que l'on appelle laudikai) que t'offre une âme pure, un cœur tendu vers toi, inexprimable, indicible, toi que seul le silence nomme. Je te supplie que nulle chute ne me frustre de la part de connaissance qui revient à notre essence. Accorde-moi cette prière et ma prière de puissance. Alors j'illuminerai de cette grâce ceux de mon genre qui demeurent dans l'ignorance, mes frères, tes fils. J'ai la foi et je rends témoignage, je vais à la vie et à la lumière. Tu es béni, Père, celui qui est ton homme veut te prêter aide dans l'œuvre de sanctification, selon que tu lui as transmis toute la puissance ».

C'est un texte qui a beaucoup de rapports avec le Judaïsme. On y retrouve le « Shema Israël » dans le « de toute mon âme et de toutes mes forces » . Marc Philonenko a décelé des liens avec la Qedouchah dans le passage « tu es saint, tu es saint, etc. ». Avec le Shema Israël et la Qedouchah, il est certain qu'il y a une forte influence juive. En plus, les mots « tu es béni, Père, » viennent de la Septante.

La fin de ce traité est donc vraiment dans une ambiance juive.

Un auteur très proche des Juifs

Tout cela montre une grande proximité avec le Judaïsme, ce qui a fait dire à certains que l'auteur du Poimandrès était un juif . Peut-on aller jusque là ? peut-être pas. Mais que l'auteur ait vécu dans une cité, Alexandrie, où la communauté juive était très importante et extrêmement hellénisée, c'est très probable. Il y a d'ailleurs des liens que l'on pourrait

précisément mettre en évidence (mais cela n'est pas encore fait) avec Philon d'Alexandrie.

La preuve de ces liens, ce sont des fragments de papyrus datant du 3^e siècle (édités vers les années 1945) qui, lors de leur première édition, furent attribués à Philon d'Alexandrie, en raison de leur vocabulaire. Or je les ai retravaillés et en fait il s'avère que trois de ces fragments sont des extraits littéraux d'un traité hermétique. Ce qui montre que, si on a pu attribuer ces fragments sans problème à Philon, c'est qu'il y a des thématiques communes et un vocabulaire commun. Par conséquent, savoir ensuite de quelles tendances ils relèvent est très difficile.

C'est pour cela que j'aime bien mon image de nuages. Les textes hermétiques sont des textes à la marge. Ils relèvent à la fois du Judaïsme, du polythéisme (avec Hermès Trismégiste), un petit peu des gnostiques et de tous les chrétiens de la marge qui existent au 2^e siècle. Cela ressemble tout à fait à cette période des 2^e et 3^e siècles où tout est en train de se mettre en place mais où les frontières sont encore extrêmement fluides.

Toujours dans ces textes, il est clair que les influences du judaïsme, les liens, les rapports peut-être de personne à personne sont manifestes. Il est question, par exemple, de la création de l'homme, d'un homme qui se divise entre mâles et femelles ; et puis le texte explique pourquoi toutes les générations se succèdent et il y a cette phrase au milieu du traité :

« ...ainsi Dieu dit, d'une parole simple, croissez en accroissement et multipliez en multitude, vous tous mes créatures et mes ouvrages et que celui qui a l'intellect se reconnaisse soi-même comme immortel et qu'il sache que la cause de la mort est l'amour et qu'il connaisse tous les êtres »

La première partie de la phrase vient à l'évidence de la Genèse, alors que ce n'est pas le cas de la deuxième partie. On voit ainsi ressortir des influences diverses. L'auteur prend des éléments dans la Genèse (dans la Septante ou ailleurs ?) parce que cela l'intéresse et correspond à ce qu'il veut montrer ; et il l'adapte à son propre contexte.

L'idée du Logos, commune au Poimandrès et aux auteurs chrétiens

Au tout début du Poimandrès, il est question du Logos, un Logos qui a une grande histoire :

«...sortant de la lumière, un verbe saint. Le logos vint couvrir la nature et offrit sans mélange ses enfants hors de la nature humide, en haut vers la région sublime ; il était léger et vif et actif en même temps, et l'air étant léger fit suite aux sources ignées s'élevant jusqu'au feu à partir de la terre et de l'eau en sorte qu'il paraissait suspendu au feu.

Pour la terre et l'eau, elles demeuraient sur place, étroitement mêlées ensemble, si bien qu'on ne percevait pas la terre à part de l'eau. Et elles étaient sans cesse mises en mouvement sous l'action du souffle du verbe qui s'était porté au dessus d'elles à ce que percevait l'oreille ».

Au début, on le voit, ce sont plutôt des conceptions grecques, voire alchimiques, avec la séparation des différents éléments ; mais à la fin, avec le souffle du verbe qui s'était porté au dessus d'elles, on a l'impression de lire une partie de la Genèse. A noter, en même

temps, qu'on retrouve cette phrase presque mot pour mot sur un texte des pyramides. On voit comment diverses sources ont pu être utilisées.

Le Logos, d'ailleurs, a pu aussi être utilisé comme étant l'image du Christ, sinon même comme étant le Christ. Il y a, par exemple, un autre passage où il est question du Logos et qui est cité dans un miracle syriaque où le Logos est explicitement identifié au Christ. C'est dire que la figure du Logos dans ces textes a pu être régulièrement rapprochée du Christ.

Et parmi les auteurs chrétiens, certains vont utiliser ces textes. Cyrille d'Alexandrie pas du tout. Lactance, les chercheurs ne sont pas tous d'accord mais on a l'impression que Lactance a une certaine sympathie pour ces textes et qu'il prend appui sur ces textes pour dire : voyez, même les païens avaient une connaissance de la Trinité.

Autrement dit, certains passages de ces textes ont pu être facilement ré-utilisés par les chrétiens.